NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 Nº 9 1938

L'Eglise dans la vie religieuse d'aujourd'hui

J.A. JUNGMANN (s.j.)

p. 1026 - 1043

https://www.nrt.be/en/articles/l-eglise-dans-la-vie-religieuse-d-aujourd-hui-3635

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ÉGLISE DANS LA VIE RELIGIEUSE D'AUJOURD'HUI.

Si dans les pages suivantes il est question de l'Eglise, de sa place dans la vie religieuse d'aujourd'hui, il ne s'agit pas cependant d'examiner comment le catholique moyen d'aujourd'hui voit son Eglise, et quels sont ses rapports avec elle. Même ce qui dans le ministère auprès des âmes, dans la prédication, dans l'organisation du culte, dans la littérature populaire d'édification, peut aujourd'hui apparaître encore comme l'attitude prédominante, ne fait pas l'objet de cette étude. Il s'agit surtout de représenter ici un idéal, de le développer dans sa structure interne ; idéal qui est déjà l'objet de la contemplation de beaucoup, que des cercles notables ont déjà fait s'incarner dans la pratique, et qui gagne visiblement chaque année en vigueur conquérante et en retentissement contagieux.

C'est l'idéal d'une vie religieuse dans les perspectives de laquelle l'Eglise s'insère comme une réalité vivante dont on a pris conscience, non seulement dans la mesure où, par son enseignement et sa direction, elle est le fondement et le soutien de cette vie religieuse, mais aussi en tant que sainte communauté de ceux qui possèdent la Foi, l'Espérance et l'Amour, en tant que base sur laquelle chacun appuie sa prière et sa recherche de Dieu.

Une telle conception n'est pas chose aussi commune qu'il puisse paraître. L'univers religieux, que nous portons en notre conscience et que nous nous représentons de façon plus ou moins claire dans notre prière et nos démarches spirituelles, peut être édifié avec un petit nombre d'éléments. Sans doute, considéré objectivement, il représente toujours la même réalité : Dieu et son Royaume, le Christ et sa Passion rédemptrice, la grâce, la destinée surnaturelle de l'humanité. Par la foi, nous saisissons tous cette réalité unique, telle que Dieu nous l'a révélée et que l'Eglise nous la propose. Mais il y a déjà de grandes différences dans la façon dont chacun la saisit. Le théologien a une vision particulière de cette réalité ; sa foi distingue tous les détails dans la doctrine de l'Eglise — et il **n'est pas question ici de science proprement théologique —** ;

tout autre est l'image que s'en fait la brave femme qui n'a jamais appris à distinguer en beaucoup de choses, qui n'a jamais entendu parler de grâce et de liberté, de nature et d'hypostase, et qui ne possède qu'implicitement par la foi la doctrine de l'Église dans toute son ampleur. Mais aussi, pour les mêmes connaissances en matière de foi, la somme des doctrines et des faits qui déterminent réellement la vie religieuse peut être très différente. Il est évident que toutes les connaissances du théologien en matière de distinctions, de définitions, de points litigieux et de preuves ne passent pas dans sa vie religieuse. Mais même quand il s'agit d'une connaissance plus modeste de l'ensemble de la doctrine, tous les points ne sont pas mis également en lumière et tous ne sont pas vus dans le même rapport avec leur signification objective. Car la vie religieuse représente plus qu'une acceptation pleine de foi, elle est aussi espérance et quête, action de grâce, amour et sainte joie.

Pour que brille cette joie sainte, pour que s'éveille une vie vraiment religieuse, il suffit d'un regard jeté sur Dieu, considéré comme le Bien suprême. Et même tout autre point dans le domaine de la foi chrétienne, où se révèlent la grandeur de Dieu, sa bonté ou sa beauté, peut donner l'impulsion décisive vers Dieu, ou inciter à un nouvel élan vers lui. Pour presque chacun des grands saints qu'honore l'Église et surtout pour presque chacun des grands mystiques, un mystère différent a été le point central sur lequel leurs regards revenaient toujours se fixer, tandis qu'à côté de lui, d'autres points de la doctrine restaient dans une obscurité relative. Nous voyons par exemple, parmi ces points lumineux, qui ont ainsi la préférence : la vie intérieure de Dieu, le Saint-Esprit, le mystère de l'Incarnation, le sang du Christ, les cinq plaies, le Sacré-Cœur de Jésus, le Saint Sacrement, le Nom de Jésus, la Vierge, les saints anges, les joies du Paradis et les souffrances du Purgatoire. Toutes ces réalités de la foi ainsi que beaucoup d'autres sont déjà devenues le centre et le cœur d'une vie religieuse au large développement et aux aspirations élevées. Ce qui a pris forme de cette façon chez les grands saints est devenu ensuite un modèle pour un nombre incalculable de fidèles. Et, là encore, les époques différentes, d'après le caractère propre de leur vie spirituelle et l'héritage qu'elles ont reçu, révèlent en matière religieuse **leur originalité distinctive, les raisons profondes de leur choix**

et de leurs préférences. Les grandes fêtes de l'année ecclésiastique, prises dans l'ordre où elles sont apparues, en commençant par celles de Pâques et de Noël, en passant par les fêtes de la Vierge, la Fête-Dieu et le Sacré-Cœur, pour arriver de nos jours à la fête du Christ-Roi, peuvent indiquer quelques-uns des points culminants les plus importants qui ont été atteints au cours des siècles.

On ne peut dire de l'Eglise, de la sainte Eglise, qu'elle ait jamais occupé dans la pensée religieuse une place de premier plan, depuis la constitution définitive du temps pascal, avec sa liturgie du baptême. Un regard jeté sur l'histoire nous permettra peut-être de nous rendre compte avant tout comment, à notre époque, un changement commence à se manifester.

I

Le moyen âge vivait dans l'Eglise, mais il ne vivait pas consciemment dans l'Eglise et de l'Eglise. Ceci est vrai surtout pour la fin du moyen âge. Par exemple, il est fort peu question de l'Eglise, dans ce petit livre classique que nous a légué le XV^e^ siècle : l'*Imitation de Jésus-Christ,* du bienheureux Thomas a Kempis. Le siècle suivant, que l'on a appelé le siècle de l'individualisme, n'était pas désigné pour donner à ce thème un intérêt religieux sensiblement plus grand. A cette époque, l'Eglise a été vivement attaquée et héroïquement défendue, mais cette lutte orientait précisément les regards davantage vers les droits et les pleins pouvoirs contestés, vers la structure hiérarchique, l'autorité en matière d'enseignement et le primat, mais beaucoup moins vers la sainte communauté, organisme dont ces droits et ces pouvoirs forment l'ossature.

Il y eut cependant toujours des fidèles pour considérer, avec les yeux de l'Ecriture et des Pères, la *mater Ecclesia* comme l'objet d'un saint enthousiasme, et pour apprendre aux autres à la voir comme telle, comme le monde d'une vie nouvelle issue du Christ.

Möhler est de ceux-là. Ce n'est certainement pas un simple effet du hasard si son ouvrage *l'Unité dans l'Eglise,* dans lequel il expose cette conception plus large de l'Eglise, n'a eu de son temps que deux éditions, alors que la *Symbolique* devait être rééditée chaque année. Mais ce n'est pas non plus un simple

effet du hasard, si une troisième édition de ce livre a été faite à notre époque, et a pu paraître comme tome second des *classiques allemands de la théologie catholique moderne* (1925), et si une nouvelle traduction française vient de paraître dans une collection consacrée à ce renouveau de l'idée d'Eglise. L'époque de la grande guerre constitue à peu près la limite à partir de laquelle l'image de l'Eglise gagne en puissance de rayonnement dans les âmes. C'est à ce moment que Romano Guardini commençait un article dans la revue *Hochland* par la phrase si souvent citée : « Un événement religieux d'une portée immense est en train de s'accomplir : l'Eglise connaît un réveil dans les âmes » (1).

Qu'était donc exactement le fait nouveau qui commençait à se manifester ? Examinons tout d'abord l'état de choses ancien (2). Le mouvement opposé à la Réforme avait dû, en face de la doctrine de l'Eglise invisible, où chacun reçoit directement de Dieu l'instruction et la grâce, mettre l'accent sur l'autorité visible parmi nous de l'Eglise, par laquelle Dieu veut nous diriger et nous accorder la grâce. Il avait dû insister particulièrement sur son autorité en matière d'enseignement, et sur les fonctions des pasteurs ; il avait dû, en face de l'idée du sacerdoce universel, élargie de façon illégitime, porter l'accent sur le sacerdoce particulier. C'est ainsi que furent mis en relief, dans l'image de l'Eglise, ces traits sous lesquels elle apparaît *en face* des fidèles et comme opposée à eux. L'Eglise enseigne — nous devons écouter ; l'Eglise prie et célèbre le culte — nous devons y assister ; l'Eglise est l'institution de salut, dont nous ne pouvons nous passer, *extra ecclesiam nulla salus* — aussi devons-nous être attachés à l'Eglise et par conséquent au pape, aux évêques et aux prêtres.

Jamais la doctrine catholique n'a énoncé que le pape, les évêques et les prêtres constituent toute l'Eglise ; mais, jusqu'à nos jours, il était fréquent que dans l'esprit de beaucoup de catholiques, de ceux en particulier chez qui la foi ne vit pas intensément, Eglise et clergé ne fissent qu'un. Il se produit ici quelque chose de semblable à ce qui se passe dans le domaine

(1) R. Guardini, *Das Erwachen der Kirche in der Seele,* dans *Hochland,* 19, II. (1921-22), p. 257. L'article est maintenant inséré dans le petit livre de Guardini, *Vom Sinn der Kirche,* 3e éd., 1933, ch. I.

(2) L'esquisse suivante n'a en vue que les pays de langue allemande.

civil, dans un Etat devenu étranger au peuple : en effet, les citoyens ne voient plus dès lors que chez les fonctionnaires et les membres des corps constitués les représentants de la vie de l'Etat ; l'Etat n'est plus, pour eux, qu'une puissance aux exigences perpétuelles, et qui leur est au fond étrangère.

Il y a quelque chose de vrai et de juste dans cette distinction entre l'Eglise et les fidèles, — et cela, lorsque nous prenons l'Eglise dans le sens d'autorité ecclésiastique —, de même qu'il y a une distinction légitime entre le pouvoir de l'Etat et les citoyens, entre les supérieurs et les inférieurs, entre la mère et l'enfant. Le catholique sincère ne voit pas, dans ces rapports, une tension, une opposition. Au contraire il est naturel pour lui qu'on se soumette volontairement à l'Eglise fondée par le Christ, que l'on obéisse à sa direction, que l'on ait confiance en sa sollicitude maternelle. Il professe sa foi sans crainte, et prend fait et cause pour l'Eglise si on l'attaque. Il est fier d'elle, de son histoire, de son action civilisatrice, du nombre de ses fidèles.

Mais, dans l'Eglise ainsi comprise, il n'y a aucun signe qui lui donne une valeur particulière dans le monde de la pensée religieuse du fidèle ; il s'agit là surtout d'une sorte de « patriotisme ecclésiastique », ainsi qu'on l'a nommé à juste titre, d'une fière proclamation d'attachement à l'Eglise, telle qu'elle s'élève, avec grandeur, dans le monde ; il n'y a pas là conscience joyeuse de rencontrer Dieu dans l'Eglise, et d'être membre de son Royaume. Sans doute, l'Eglise est ainsi estimée à une très haute valeur, pour des motifs religieux, mais elle est estimée ainsi avant tout dans la mesure où elle est le rempart qui garde nos biens suprêmes. C'est moins elle-même que le trésor qu'elle renferme, qui est l'objet du zèle religieux des fidèles : le pardon des péchés, le Saint Sacrement, le Sauveur lui-même, sa Mère, et tous les saints du Paradis.

Peut-être une telle conception de l'Eglise a-t-elle pu faire naître assez souvent une attitude d'opposition ou de réserve plutôt que de religion vivante. A une époque dont l'originalité résidait dans l'éveil de toutes les forces individuelles et le développement de la personnalité, ceux qui éprouvaient à l'occasion une telle opposition ne devaient pas être nécessairement les plus mauvais. En délimitant sa doctrine pour éviter les interprétations arbitraires de la raison, en empêchant qu'on ébranlât ses dogmes, qu'ils soient d'une ancienneté millénaire ou qu'ils

soient énoncés de la veille, en exigeant l'obéissance à ses commandements qui tiennent si peu compte du caractère particulier de chacun, l'Église allait se présenter comme frontière, sévère limite imposée à la liberté et au développement de la personnalité.

En tout cas, il nous faut bien constater que, là où elle a connu un plus riche épanouissement, la vie religieuse des siècles derniers, si fidèle qu'elle fût à la doctrine de l'Église, a été déterminée cependant, en tant que vie religieuse, moins du point de vue communautaire que du point de vue individuel. L'âme, à laquelle se révèle le monde de la foi, s'y fraie individuellement son chemin. Dans la prière personnelle elle cherche à s'élever du fond d'elle-même jusqu'à Dieu. Déjà, dans la *Devotio moderna* de la fin du moyen âge, se développe la méditation méthodique. Son perfectionnement et sa vulgarisation sont sans doute le gain le plus important dont on soit redevable, sur le plan religieux, au progrès de l'esprit dans les temps modernes, et c'est, nous voulons l'espérer, un gain définitif. Car il est indéniable que la prière en commun, qui régnait presque exclusivement dans la plupart des cloîtres à la fin du moyen âge, n'ait été la cause du caractère rigide et impersonnel qu'avaient pris la vie et la pensée religieuses. La méditation éveilla les forces de l'individu. Les sujets offerts à l'oraison étaient empruntés le plus souvent aux démarches les plus personnelles des âmes à la poursuite de Dieu. L'individu était mis ainsi au premier plan. C'est alors le début de l'âge d'or pour le livre de prières, à l'aide duquel chaque fidèle fait ses dévotions. Et le livre de prières lui-même, qui, sous la forme du livre d'heures, avait été longtemps dans la dépendance des heures canoniales liturgiques, se dégage de plus en plus de cette dépendance (3). On continue à assister pieusement au culte officiel de l'Église, dans sa forme traditionnelle, mais ses formes et ses textes anciens ne constituent plus la nourriture essentielle de l'âme qui prie. Un saint François de Sales récite son chapelet aux jours de fête pendant la grand'messe ; un Martin de Cochem conseille, tandis qu'on chante en chœur les psaumes, de faire intérieurement des oraisons jaculatoires ou de méditer sur les souffrances du Christ. On commence régulièrement à communier de préférence

(3) A. Schrott, S.I., *Das Gebetbuch in der Zeit der katholischen Restauration*, dans *Zeitschrift f. Kath. Theologie*, 61, 1937, pp. 1-28, 211-257.

en dehors de la messe et on élabore un cadre de dévotion particulière pour la communion. Nous le voyons apparaître déjà dans le IV[e] livre de l'Imitation, sous l'aspect caractéristique du dialogue entre le Christ et l'âme isolée.

Ici, nous percevons nettement le changement qui s'est opéré. L'Eglise et ses prescriptions ont acquis une tout autre importance dans notre vie et notre prière. Quel est donc le fait nouveau qui s'est ici produit ? D'où est venu ce changement ?

L'époque de l'individualisme, qui a éveillé en l'homme des forces si prodigieuses, est parvenue à un terme de son évolution. De plus en plus l'ordre ancien se révèle caduc, manque toujours plus de points stables où se fixer. La guerre mondiale a révélé combien les fondements mêmes de notre culture étaient ébranlés. Si tout d'abord ce processus de décomposition s'est manifesté dans des domaines étrangers à l'Eglise, celle-ci ne pouvait se soustraire longtemps à l'influence du climat nouveau. La décadence sociale et les ravages d'une technique devenue autonome et terriblement envahissante rapprochaient également croyants et incroyants en une communauté de souffrances. L'incertitude spirituelle, dernier fruit du criticisme, faisait sentir sa menace dans les rangs des fidèles, au moins par plusieurs de ses conséquences. On devient las de la liberté, on se fatigue de puiser indéfiniment à son propre moi, de faire sortir sans cesse de sa vie intérieure des mondes nouveaux et ceci aussi dans le domaine religieux. On cherche un point d'appui solide, un fondement inébranlable, une orientation sûre.

La jeunesse surtout, qui a soif d'idéal, ne veut plus être ballottée et tiraillée sans but ni raison. Elle cherche un sol ferme sur lequel elle puisse édifier sa vie, et cette fixité, elle ne la cherche pas seulement dans la doctrine. Nous ne voulons pas simplement croire, puis de nouveau bâtir nous-mêmes à notre gré notre propre maison : nous voulons et devons vivre. Il se peut que cette recherche ardente de la vie, dans l'intense déploiement de toutes les forces spirituelles et corporelles, soit pour une bonne part dégoût de l'intellectualisme de l'époque précédente, réaction contre le culte excessif et exclusif de la raison, dont la prédominance indéniable s'était affirmée particulièrement dans l'instruction religieuse au XIX[e] siècle. La jeunesse accueille désormais la bonne nouvelle de la grâce, de l'homme nouveau, du Royaume de Dieu *en* ce monde : mais ce Royaume

de Dieu, on doit pouvoir le rencontrer quelque part. Le surnaturel qui dresse sa voûte au-dessus de la nature doit bien s'appuyer quelque part sur des piliers solides, il doit bien reposer de tout son poids sur des fondements inébranlables, s'enraciner profond dans notre monde humain. C'est alors qu'on commence à regarder l'Église avec des yeux nouveaux, cette Église à l'architecture audacieuse, aux fondations solides, édifice de Dieu sur les montagnes saintes. Et c'est avec une joie fervente qu'on prend conscience de l'universalité de cette Église. La jeune génération commence à réaliser que tout son effort, toute sa recherche, ne peuvent trouver de but, de valeur et de nom, ailleurs que dans l'Église, au sein de laquelle elle se trouve déjà placée par la bonté de Dieu. « C'était comme la découverte de la terre ferme : *mais nous sommes dans l'Église* » (4). Du coup, l'Église devient notre patrie spirituelle, la demeure sûre de la joie. En elle, on découvre, dans toute sa largeur et sa profondeur, le mystère de l'homme cet inconnu et toute l'histoire de l'humanité ! C'est ici la proximité de Dieu. Ici le Christ continue de vivre à travers les siècles. Ici sont les grands saints qui ont maîtrisé la vie. C'est ici le lieu de l'amour désintéressé et de la vertu héroïque.

Les *Hymnes à l'Église* de Gertrud von le Fort (1924) ont donné de cette découverte et de cette rencontre l'expression la plus vive et la plus juste : « Ta voix est semblable à l'airain de tes cloches. Tes prières sont comme des chênes millénaires, et tes psaumes ont l'haleine de la mer. Tu es comme une tour au

(4) W. Becker, *Zum Kirchenbild einer jungen deutschen Generation,* dans *Christliche Verwirklichung,* Romano Guardini zum 50. Geburtstag dargebracht von seinen Freunden und Schülern, 1935, pp. 84-101, surtout p. 85. Pour la dernière génération de la jeunesse étudiante, voir l'exposé très suggestif de Th. Kampmann, *Liturgie und die Jugend der Gegenwart,* dans *Hochland,* 33, II, 1936, pp. 481-496. Le même auteur apporte, au nom de la jeune génération, un écho semblable dans son jugement du livre récent *Der Katholizismus. Sein Stirb und Werde,* publié par le protestant G. Mensching, Leipzig, 1937. Les auteurs anonymes, théologiens et laïques catholiques, représentants attardés du modernisme, veulent « montrer à leurs frères dans la foi, sollicités par le doute, comment ils peuvent se construire une chapelle dans la cathédrale catholique, pour y servir leur Dieu dans la liberté spirituelle et la joie ». N'est-ce pas là, comme le fait remarquer W. Becker, l'attitude d'une génération dépassée. Ce livre en effet mène « non pas au cœur de la cathédrale, à l'autel central, mais à une expérience privée de Dieu dans une chapelle latérale » (*Die Schildgenossen,* 17, 1938, p. 151). L'ouvrage a été inscrit depuis au catalogue de l'Index.

milieu d'eaux houleuses, c'est pourquoi ton silence est si profond, dans la rumeur des jours, car, le soir, ils s'inclinent tout de même vers ta miséricorde ».

Mais examinons les choses de plus près. Le changement s'était préparé depuis longtemps. La réforme de l'ordre bénédictin par l'Abbé Prosper Guéranger de Solesmes avait tout d'abord fait revivre en certains centres la liturgie de l'Eglise dans toute sa beauté. Ici se révélaient à la fois la sainte prière de l'Eglise et son effort magnifique d'éducation. Quelle attirance n'exerçait pas déjà vers la fin du XIX[e] siècle, un Beuron dont Johannes Joergensen avait su nous dépeindre avec tant de chaleur la noblesse harmonieuse (5), et dont l'art trouvait sans cesse de nouveaux admirateurs enthousiastes. C'est de là qu'était sorti déjà, en 1884, le « Missel de la sainte Eglise » du P. Anselme Schott, dont les éditions devenaient toujours plus nombreuses et plus importantes. A cette école, on apprenait l'estime profonde et respectueuse pour la prière de l'Eglise, avec son ordonnance pleine d'enseignements et la certitude de sa montée vers le Père, portée par le Christ. Pie X, par ses décrets sur la communion, conduisait directement au centre du Mystère. On comprenait à nouveau que pour des chrétiens, pour des enfants de l'Eglise, le corps du Christ doit vraiment être le pain quotidien. Tandis qu'on osait participer de façon plus résolue à la vie sacramentelle de l'Eglise, on voyait se développer aussi une meilleure compréhension de la liturgie, dont le cœur est précisément le Sacrement, le Mystère. La vie sacramentelle apparaît ainsi toujours plus clairement comme la *conséquence normale d'une participation réelle* à la vie liturgique. Le mouvement eucharistique s'insère dans le mouvement liturgique.

Et la liturgie conduisit à une nouvelle compréhension de l'Eglise. C'est une véritable éducation que la liturgie : le prêtre à l'autel ne prie pas en effet pour lui seul. Dans toutes les prières qui déterminent les principaux moments de l'action liturgique, le *Nous* est de règle. Et ce pluriel ne désigne pas un ensemble d'hommes que le hasard a réunis, il signifie de façon précise le Peuple de Dieu. C'est son Eglise : *populus tuus, plebs tua, Ecclesia tua sancta.* Même l'acte le plus sacré, l'offrande

(5) Jörgensen, *Beuron*, 1896.

faite par le prêtre au Père céleste des dons transformés au corps et au sang du Christ, n'est pas le fait du prêtre seul ; ceux qui font cette offrande sont *nos famuli tui sed et plebs tua sancta*. Et ces dons sacrés sont destinés évidemment à tous : tous demandent le pain quotidien, c'est pour tous qu'on implore la bénédiction céleste : *quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus*, et c'est au nom de tous que sont prononcées, pour la nourriture céleste ainsi reçue, une action de grâces et une nouvelle prière.

Ainsi, la liturgie permet précisément de découvrir à nouveau l'Eglise pour en vivre. On réalise ici qu'en vérité, ce n'est pas le clergé qui constitue l'Eglise, mais que l'Eglise est la communauté de tous les fidèles rassemblés autour des ministres consacrés du Christ. Mais elle n'est pas seulement cette communauté de tous les fidèles, en tant qu'ils sont simplement des croyants. Dans la liturgie, on prend aussi conscience que cette foi ne doit être que le début d'une démarche vivante qui conduit à l'Espérance et à l'Amour, que les enfants de l'Eglise doivent porter en eux la vie de la grâce, la vie du Christ lui-même, et que c'est seulement par cette vie qu'ils deviennent des membres vivants de la communauté. C'est par là que le *Corpus Christi mysticum* est devenu la doctrine préférée de toute une génération. Maintenant, on comprend à nouveau ce que signifie la sainte Eglise.

Cependant ce développement est encore loin d'être achevé. La compréhension croissante qu'on a de l'Eglise réagit à son tour sur le culte de la communauté chrétienne : si tous ensemble nous formons l'Eglise, ceci peut et doit aussi se manifester pratiquement dans la participation au culte. On ne peut donc estimer suffisant que les fidèles, leur missel à la main, suivent en silence les prières du prêtre : ils veulent répondre eux-mêmes au salut du prêtre, et confirmer sa prière par leur Amen. En tant que sainte communauté, ils veulent prendre une part active à la prière et au chant. Ce qu'avaient seuls pratiqué tout d'abord les petits groupes des mouvements de jeunesse est devenu dans ces dix dernières années une pratique courante dans de nombreuses paroisses. La messe parlée alternativement avec le prêtre est devenue une forme préférée de l'office du dimanche, et même la messe en latin, chantée par toute la communauté, commence à se répandre. Il est significatif que pour l'édition

du Jubilé, le livre de Schott, le *Missel de la Sainte Eglise* (1934) contienne non seulement les textes soigneusement pourvus de signes indiquant des pauses, afin de faciliter leur lecture en commun, mais qu'aussi un « Kyriale pour le peuple » y soit publié en appendice, et qu'un assez grand nombre de messes y soient imprimées avec la notation musicale. Et précisément ce dernier stade du développement a été encouragé par la plus haute autorité. Dans la Constitution *Divini cultus* (1928), Pie XI a convié le peuple chrétien à une active participation au culte, au chant et à la prière en commun, et a désapprouvé que les fidèles ne prissent part au service divin que *tanquam extranei vel muti spectatores.*

II

Jusqu'ici nous avons essayé de retracer dans son évolution, bien que sous forme d'esquisse rapide, la conscience de l'Eglise dans la dernière génération. Sans aucun doute, il s'agit là d'un progrès important, d'un précieux enrichissement de la vie religieuse. Peut-être pourrait-on penser qu'il n'y a plus maintenant qu'à donner davantage d'extension à ce qui a été acquis, et à en faire autant que possible le bien commun de tous les fidèles. Mais une tâche reste encore : il faut donner plus de clarté à cette conscience de l'Eglise, il faut l'approfondir, afin de fonder de façon sûre les espérances que l'on peut avoir de sa durée et de sa fécondité.

Le changement le plus important qu'ait subi l'image de l'Eglise dans la conscience de nombreux fidèles est celui-ci : on ne considère plus l'Eglise en premier lieu comme une organisation hiérarchique qui, en tant que telle, se dresse en face de chaque chrétien en particulier, mais on a pris conscience du fait qu'elle est avant tout communauté des fidèles, milieu vivant, compact et chaud où chacun se trouve plongé. Il importe sans aucun doute beaucoup que cette prise de conscience de la nature de l'Eglise ne reste pas un simple sentiment, mais que ce sentiment soit éclairé et affermi par une intuition lumineuse de la réalité profonde de l'Eglise ; qu'en outre cette intuition de l'Eglise ne soit pas quelque chose d'isolé qui ne saisisse qu'un point limité du domaine révélé, mais au contraire que cette intelligence plus précise s'élargisse en une compréhension plus profonde du monde

de la foi dans toute son ampleur. Ainsi, de l'intérêt porté à l'Eglise doit sortir ce que l'on appelle la culture religieuse, et cette culture religieuse est la voie par laquelle chaque fidèle approfondit sa conviction personnelle et affermit sa propre vie religieuse. L'Eglise ainsi considérée est précisément un point de départ excellent pour le renouvellement de la conscience de la foi dans sa totalité.

Tout d'abord, ce qu'on pressent obscurément de la nature profonde de l'Eglise, dans la participation communautaire au service divin durant l'année liturgique, et qui finit par devenir une expérience personnelle, doit à la lumière de la doctrine devenir un bien spirituel fermement assuré. Et ceci ne doit pas se produire seulement dans les cercles des mouvements spécialisés de la jeunesse ou dans les meilleurs livres de littérature religieuse, mais une telle conception doit passer dans la pratique courante de l'instruction religieuse et de la prédication.

Dans l'enseignement catéchétique, demain comme hier, ce sera toujours une tâche importante que de faire l'exposé clair et précis des pleins pouvoirs que le Christ a donnés à son Eglise avec sa triple mission d'enseigner, de sanctifier et de gouverner. Ces pouvoirs, qui sont comme la charpente de l'édifice, confèrent à l'Eglise sa stabilité ; ils doivent rester hors de conteste. Mais il ne doit pas être uniquement question de cette charpente. Le Symbole des Apôtres, que nous plaçons encore aujourd'hui à la base de l'enseignement religieux, donne à l'Eglise deux attributs : elle est la *sainte Eglise catholique*. Et, comme pour souligner encore le premier de ces deux attributs, on y ajoute ces mots : *communauté des saints* (6).

Ici l'Eglise est donc désignée avant tout sous le nom de communauté. Et l'ensemble du Symbole ne laisse d'ailleurs pas attendre autre chose, surtout si nous évoquons, pour plus de clarté, l'ancienne pratique chrétienne de l'initiation. Le néophyte, pour recevoir le baptême, professe sa croyance en l'œuvre de la Rédemption, accomplie par le Christ dans sa Passion et

(6) Pour l'explication historique de cet article de foi, voir mon travail *Die Gnadenlehre im apostolischen Glaubensbekenntnis und im Katechismus*, dans *Zeitschrift f. kath. Theologie*, 50, 1926, pp. 196-219, et un bref aperçu dans mon livre *Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung*, 1936, pp. 42 et 156.

sa Résurrection, sa croyance au Saint-Esprit, désormais donné au monde comme un nouveau principe de vie, sa croyance à la sainte Eglise dans laquelle cette action salutaire a pris forme visible, sa croyance à la rémission des péchés, par laquelle chaque fidèle devient ou redevient membre vivant de cette sainte communauté, enfin sa croyance à la résurrection glorieuse, dans laquelle l'homme nouveau trouve son achèvement définitif.

Du point de vue pédagogique, il serait parfaitement juste de montrer tout d'abord, au catéchisme, la structure hiérarchique de l'Eglise, continuation des apôtres, avec la légitimité des pleins pouvoirs, magistère, sacerdoce et juridiction. Mais alors il faudrait au moins que l'addition du terme *communauté des saints* invitât à prendre une vue totale du Mystère de l'Eglise. Il n'est pas si difficile d'ouvrir à cette réalité communautaire les esprits même les plus simples. L'Eglise se nomme communauté, commune. Une commune rurale ou urbaine s'appelle ainsi, parce que les hommes qui en font partie possèdent en commun beaucoup de choses : des rues, des places, des fontaines, l'éclairage, l'hôtel de ville, et aussi ceux qui administrent la commune. De même, les hommes qui appartiennent à la sainte Eglise ont en commun beaucoup de choses : la doctrine, les sacrements, le sacrifice de la messe, le pape et les évêques, et le Seigneur lui-même, Jésus-Christ. C'est pourquoi ils forment une communauté, oui, une sainte communauté, car les choses qui leur sont communes sont des choses très sacrées. Celui qui est reçu dans cette communauté est, dès cette entrée, par le baptême, sanctifié par l'eau et par le Saint-Esprit. Ainsi l'Eglise est une communauté d'hommes qui sont sanctifiés, c'est une communauté de saints qui doivent, précisément à cause de cela, mener une vie sainte.

Les catéchismes actuellement en usage renoncent presque complètement à donner à ces paroles du Symbole leur pleine valeur concernant l'Eglise, tout en laissant cependant au catéchiste suffisamment de liberté pour être moins laconique. Ils parlent presque uniquement de nos relations communautaires avec les saints du Paradis et les âmes du Purgatoire, et se contentent à peu près d'énumérer les trois parties — militante, souffrante et triomphante — de la « Communion des Saints », entendue au sens large. En revanche, le Catéchisme romain

montre encore la conception ancienne, et plus profonde, qu'il expose avec chaleur, à propos de l'explication des mots *sanctorum Communio* (7).

« In primis igitur fideles docendi sunt hunc articulum esse illius, qui de una sancta Ecclesia catholica antea positus est, veluti explicationem quandam. Unitas enim spiritus, a quo illa regitur, efficit, ut quidquid in eam collatum est, commune sit. Omnium enim sacramentorum fructus ad universos fideles pertinet ; quibus sacramentis, veluti sacris vinculis, Christo connectuntur et copulantur... »

Ensuite, l'image des membres du corps éclaire les rapports étroits des fidèles entre eux. Cette conception plus complète de la communauté des saints a été conservée d'ailleurs jusque dans le courant du XVIII[e] siècle, dans un bon nombre de catéchismes (8). Nous pourrions assurément sur ce point renouer avec fruit le fil de la tradition catéchétique.

Mais, afin que s'épanouisse réellement la pleine conscience de l'Eglise dans sa véritable réalité, il faut que la suite de l'enseignement du catéchisme réponde à cette explication. Ou plutôt, inversement, l'enseignement portant sur l'Eglise ne devrait être que le prolongement organique de la catéchèse qui a précédé et qui a traité du Christ, de la Rédemption, et de la grâce du Saint-Esprit. Le Christ a voulu rénover l'humanité, la réconcilier avec Dieu par ses souffrances rédemptrices, la sanctifier par le baptême, l'aggréger au Royaume de Dieu, où lui-même, assis à la droite du Père, est notre Roi, « Notre Seigneur ». De la sorte, les contours de l'Eglise se dessinent à partir du plan de Dieu ; ainsi deviennent visibles le sens et la grandeur de cet édifice surnaturel qui comprend le ciel et la terre. Alors l'enseignement qui traite de l'Eglise contribuera à son tour de façon efficace à fixer solidement dans l'esprit les réalités décisives de la doctrine chrétienne, le Christ lui-même et son œuvre de salut.

Dans ce cadre d'ensemble, il importe beaucoup d'éveiller l'intelligence du Christ glorifié. Car le Christ auquel nous croyons n'est pas seulement celui qui a vécu en passant sur la terre, mais celui qui vit et règne éternellement : *qui vivit et regnat in sae-*

(7) I, ch. 10, n° 24.

(8) Voir à ce sujet l'étude pénétrante de J. Hofinger S.I., *Geschichte des Katechismus in Oesterreich*, Innsbruck, 1937, p. 150, rem. 60.

cula saeculorum. Il n'a pas seulement fondé l'Eglise il y a 2.000 ans, mais il en est toujours la tête ; c'est de lui qu'elle reçoit la vie, et vers lui que cette vie aspire à s'épanouir. Ce n'est qu'en partant du Christ dans sa gloire que l'on peut concevoir l'Eglise comme le corps du Christ. C'est ainsi seulement qu'on peut comprendre sa nature profonde dans toute son ampleur. C'est un fait que la fête de Pâques est restée, au cours des siècles, la fête principale de la chrétienté, et notre époque s'applique à nouveau avec un zèle croissant à représenter dans ses églises au dessus de l'autel Notre Seigneur et Roi et à entourer aussi le crucifié de la gloire de la transfiguration.

Lorsque la doctrine du Christ et de son Eglise a retrouvé ainsi sa signification pleine de vie, il s'agit aussi de faire ressortir le caractère joyeux du message chrétien. Car il est manifestement décisif pour l'attitude des fidèles qu'ils s'habituent à voir dans le christianisme, non pas une simple somme de devoirs et de fardeaux, mais le don magnifique de l'Amour de Dieu qui veut ramener à lui l'humanité.

Pour chaque fidèle, la grâce divine est le bien précieux par lequel il participe déjà, du plus profond de lui-même, au Royaume des Cieux. De là, les efforts des prédicateurs et des catéchistes pour mettre à la portée des fidèles, et même des enfants de l'école, l'idée de la grâce. Et cependant ces efforts pour expliquer cette notion si précise de la grâce, comme étant l'état de justification de l'âme prise isolément, et pour permettre de l'estimer ainsi à sa haute valeur, n'auront jamais qu'un succès médiocre. Mais peut-être l'instruction religieuse aura-t-elle mieux accompli sa tâche sur ce point, si toute la réalité du monde surnaturel dans son rapport avec la vie de la grâce est saisie d'une façon vivante et synthétique, si l'Eglise est comprise comme la continuation toujours vivante du Christ, comme la communauté des saints, la communauté de ceux qui ont reçu en grâce la vie même du Christ. Alors, toutes les splendeurs du culte et des arts religieux, tout le zèle des saints et toute la grandeur qu'on trouve dans l'Eglise deviennent du même coup un reflet de la grâce divine, une vision lumineuse de ce que le Christ nous a apporté.

L'Eglise ainsi comprise doit avoir aussi sa place dans l'instruction morale. Toute l'activité, tout l'effort dans le domaine **moral doivent profiter dans une certaine mesure du bénéfice**

que retire la prière de son rattachement à l'Église dans la liturgie. La prière faite avec l'Église a sur la prière particulière de l'âme isolée l'avantage de n'être pas livrée aux hasards et aux petitesses d'une vie spirituelle peut-être très mesquine : elle s'insère au contraire dans un vaste plan d'objectivité, et précisément dans le plan de salut que Dieu a réalisé pour l'humanité. Celui qui prie se voit entouré de ses frères et sœurs en Jésus-Christ, il se fait docile au Saint-Esprit qui rassemble et anime de son souffle la communauté des baptisés, il sait que le Christ, prêtre suprême, est au-dessus de la communauté, et que, par lui, la prière communautaire parvient jusqu'au trône du Père. C'est alors que s'illuminent pour lui la valeur des vrais biens, les sommets de l'idéal ; les rayons de la lumière céleste se réfléchissent aussi sur la création terrestre, puisqu'elle aussi fait partie du grand ordre divin.

Ce sentiment et cette attitude devraient déterminer aussi dans une certaine mesure toute la vie du chrétien. Ils devraient donc accompagner toute l'instruction morale, et toute direction ascétique. L'idéal moral du chrétien ne saurait être limité à une somme d'exigences rigoureuses, et l'ensemble de toutes ces exigences constitue encore bien moins la nourriture capable de satisfaire une âme aux aspirations élevées. Il n'est pas possible, il n'est pas utile non plus que nous tentions de faire en quelque sorte à partir du néant l'ascension de l'idéal moral. Il y a en effet, en premier lieu, l'œuvre de Dieu, la révélation de sa bonté et de sa grâce, il y a tout d'abord l'amour de Dieu, l'appel de Dieu, et c'est ensuite seulement que notre réponse est exigée. Nous devons voir tout d'abord la réalité dans laquelle nous sommes placés, et c'est une réalité pleine de grâce, c'est précisément la sainte Église ; alors il nous sera beaucoup plus facile de diriger notre activité en conséquence.

C'est aussi pourquoi notre instruction morale ne doit pas se réduire à un sec moralisme, à un ascétisme de devoirs rigides ; mais de même que saint Paul ne voit se développer et s'accomplir que *dans le Christ* la vie de ses fidèles, de même devons-nous essayer de faire surgir tout l'idéal moral sur le plan profond de cette nouvelle création, qui est l'œuvre du Christ (9).

(9) Cette idée commence déjà à s'imposer, comme le montre la publication de plusieurs ouvrages ; par exemple F. Jürgensmeier, *Der*

C'est là aussi que sont réunies les conditions vitales de ce que nous nommons aujourd'hui l'*Action catholique*. Seul, celui qui porte en quelque sorte l'Eglise dans son cœur, celui qui est pénétré de sa grandeur et des tâches qui lui incombent, pourra être son apôtre, le représentant de son idéal dans tous les domaines de la culture, où le laïc est placé par profession. Une fois assurée cette manière de penser et de sentir, l'Action catholique peut alors, en tant que travail avec l'Eglise, devenir dans le monde le couronnement et l'accomplissement de ce qui a été commencé saintement dans la prière avec l'Eglise.

Enfin, un dernier avantage sera acquis, lorsque l'Eglise apparaîtra ainsi aux yeux du fidèle dans son ampleur universelle. Il verra alors plus clairement la beauté surnaturelle de l'Eglise, l'origine divine de son organisation, son privilège d'être *signum levatum in nationes*, bref, ces qualités par lesquelles l'Eglise « donne à ses enfants la certitude que la foi qu'ils professent repose sur une base solide » (10).

Sans doute, on ne peut demander à la foi elle-même la justification rationnelle de la foi. Mais, chez l'enfant catholique, c'est manifestement la foi qui existe en premier lieu, la foi qui repose d'abord sur l'autorité des parents et des éducateurs. C'est seulement avec la maturité que se présente la possibilité et en même temps la nécessité de fonder aussi de façon rationnelle cette foi surnaturelle. Cet affermissement sur des bases rationnelles ne saurait se produire, tout au moins pour la masse des fidèles qui ne peuvent se lancer dans la voie des études historiques, qu'en considérant l'Eglise elle-même comme une manifestation d'ordre surnaturel. Lorsque la jeunesse a déjà appris à voir dans l'Eglise la communauté avec le Christ, lorsqu'elle a grandi avec la conscience que l'Eglise universelle d'aujourd'hui n'est que la croissance de la petite semence que le Christ a cachée en terre, lorsqu'elle a compris que toutes les vertus des saints, tout le zèle des messagers de la foi, toutes les œuvres de la Charité, et toute cette fécondité sociale de

Mystische Leib Christi als Grundprinzip der Aszetik, qui compte plusieurs éditions depuis 1933, ou encore les livres de C. Marmion, O.S.B. et de R. Plus, S.I. qui sont très lus dans les pays de langue allemande. Pour la théologie morale le grand ouvrage publié par F. Tillmann, *Handbuch der Katholischen Sittenlehre*, en cours de publication depuis 1934, mérite une attention spéciale. L'imitation du Christ y est vraiment le principe fondamental de la morale chrétienne.

(10) Conc. Vaticanum, sess. III, c. 3, (Denzinger, n° 1794).

l'Eglise ne sont que l'épanouissement du cep de vigne qui est en fin de compte le Christ lui-même, alors le point de vue exact se trouve assuré : tous les détails particuliers se groupent en une vaste manifestation si imposante que l'expérience humaine n'en rencontre pas de semblable. Alors, on ne sera plus scandalisé aussi facilement par les misères et les faiblesses que peut présenter l'Eglise au cours de son pèlerinage terrestre, car elles ne peuvent rien changer à l'origine divine de cette Eglise et l'on sait que le Christ a su accueillir dans son Eglise même l'insuffisance humaine.

L'Eglise est la représentation permanente et la révélation de la vie divine qui a été déposée en elle ; Moehler n'a pas craint de mettre expressément en parallèle ce miracle de l'Eglise avec le fait des miracles dans la vie de Jésus. Au commencement, il a fallu des miracles afin de rompre le cercle où s'enfermait la force du vieux monde, afin de lui arracher les permiers-nés de Royaume de Dieu. « Contraint par toute sa nature d'accepter le culte de la vie sociale dans laquelle il est plongé, comme l'expression fidèle de la vérité religieuse, comme l'image conforme à ce qu'elle est vraiment, l'homme avait besoin de preuves extraordinaires du nouvel ordre de choses, et cela jusqu'au jour où cet ordre nouveau se trouva affermi dans une vaste vie communautaire. C'est dans la vie du Rédempteur lui-même que ces témoignages supérieurs ont le plus de relief... Dans la mesure où l'Eglise gagnait en ampleur, où l'idée de la Rédemption et la force de la Croix apparaissaient dans une représentation sociale toujours plus imposante, le nombre des miracles a diminué, jusqu'à ce qu'ils eussent enfin accompli entièrement leur tâche, et fait reconnaître une autre autorité qui tient désormais leur place (11). »

Cette autorité qui remplace plus ou moins les miracles, ce nouveau miracle, c'est pour nous, hommes d'aujourd'hui, précisément l'Eglise : elle l'est dans la mesure où il nous est donné de contempler en elle « la grande vie communautaire » qui s'y révèle, et de la rendre visible à d'autres (12).

Joseph André JUNGMANN S. I.
Professeur à l'Université d'Innsbruck.

(11) *Symbolik*, § 37, p. 343.

(12) Cet article sera repris dans un volume de Mélanges ecclésiologiques, *Una Catholica*, qui paraîtra prochainement à la librairie Bloud et Gay, Paris, en hommage à Jean-Adam Moehler.